

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

49 N° 4 1922

De l'Évangélisme au Catholicisme par la
route des Indes

Edgar HOCEDEZ (s.j.)

p. 217 - 221

<https://www.nrt.be/en/articles/de-levangélisme-au-catholicisme-par-la-route-des-indes-3067>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

**De l'Évangélisme au Catholicisme par la route
des Indes : W. WALLACE, S. J. (1).**

Le R. P. Hénusse, dans sa magistrale introduction, a dit tout l'essentiel, et personne assurément ne peut se flatter de mieux dire, què l'orateur si goûté non seulement en Belgique mais en France et à Paris ! Aussi bien la meilleure manière de présenter l'ouvrage du P. Wallace eût été de réunir les passages les plus saillants de cette belle préface. La crainte de la déflorer, par ce découpage, nous a seule arrêté.

Dans le récit de la conversion du P. Wallace, l'indianisant, le psychologue, l'apologiste et le théologien, même le philosophe trouveront intérêt et ample matière à réflexion. Cette histoire, en effet, n'est pas banale ; peut-être est-elle unique.

L'évolution religieuse du converti débute vers l'âge de 18 ans, par un *acte de foi*, comme il l'appelle : nous dirions plutôt une *expérience mystique*, dans laquelle assuré, de façon à n'en pouvoir plus douter, de l'inspiration du texte de S. Jean : « *Sic Deus dilexit mundum; ut Filium suum Unigenitum daret...* etc. » (J. III, 16), il adhéra à cette vérité de toute l'intensité de son âme. « Quand Dieu n'a pas parlé, écrit-il, on peut s'illusionner en s'imaginant entendre sa parole; mais une fois que Dieu a parlé et que l'âme a

(1) Traduction de l'anglais par L. Humblet, S. J. Introduction par Th. Hénusse, S. J., Bruxelles, Dewit, 1921.

entendu la parole divine, le doute est impossible. » Tous les mystiques se sont exprimés de la sorte. La nature de cet acte de foi, sa valeur et sa portée soulèvent déjà maint problème de psychologie et de philosophie religieuses, et la théologie elle-même y est intéressée. Un théologien de race, le P. Dandoy du séminaire de Kurseong (Indes) dans une série d'articles remarquables, parus dans le *Catholic Herald of India* (1920) a scruté le problème. Comme lui, nous sommes persuadé, qu'en cette circonstance le jeune homme, quoique protestant, reçut vraiment une grâce d'illumination extraordinaire du Saint-Esprit. En tout cas, dès lors, toute l'orientation de sa vie se trouva changée. L'effet de cette grâce ne fut pas passager, car le souvenir de cette heure inoubliable le soutint victorieusement dans les plus rudes épreuves, et intervint, pour une part principale, dans sa conversion.

Cependant, après comme avant cet acte, et pour de longues années encore, aucun doute ne surgit au sujet de la légitimité de la secte à laquelle il appartenait. Il étudia avec brillant succès la théologie, fut ordonné et, après quelques mois de ministère paroissial en Angleterre, partit en qualité de missionnaire, pour les Indes. L'Inde devait lui dessiller graduellement les yeux. L'échec du prosélytisme protestant fut un premier trait de lumière. Une longue enquête lui démontra que l'impuissance du protestantisme ne tenait pas à des causes accidentelles, mais à sa constitution même, en particulier au caractère tout négatif de sa doctrine propre, au rejet du culte extérieur et de l'ascétisme et surtout au manque d'autorité doctrinale et disciplinaire. L'étude de la pensée hindoue commencée dès le début et poursuivie avec acharnement, amena des conclusions semblables : le système spécifiquement protestant semblait indigent auprès de l'opulence et de la profondeur de la philosophie religieuse hindoue. Aussi quittant l'Inde, pour prendre quelque repos après sept années de travaux,

M. Wallace débarquait en Irlande convaincu de la faillite et par conséquent de la fausseté du protestantisme.

Le missionnaire évangéliste songea donc à l'Eglise catholique. Ce qui l'amenait à elle, ce n'était ni la conviction intellectuelle qu'elle est l'unique bercail du Christ, ni un attrait quelconque, c'était l'amour de l'Inde, un amour profond et passionné que comprendront tous ceux qui ont connu cette merveilleuse contrée. Connaître l'Inde, c'est l'aimer, et quand on s'est épris une fois d'elle on se sent en exil dès qu'on en est éloigné. Jusque là, M. Wallace n'avait pas encore réalisé l'illogisme de sa propre position : « J'avais aperçu la nécessité de l'autorité pour triompher des difficultés qui se présentent sur le champ de la Mission, mais jamais je ne m'étais rendu compte que l'autorité infaillible et la foi divine étaient solidaires. A ce moment, je le vis dans un éclair. » (p. 242). Ce fut la crise suprême, décrite avec une simplicité qui ajoute encore au pathétique de la situation : il fallait donner le tout pour le tout. Il avait cru sur la foi d'un seul texte inspiré ; mais qui donc garantissait l'inspiration de la Bible ? Pour expliquer la stabilité du monde, les hindous disent que la terre repose sur un éléphant énorme. — Et l'éléphant ? — Sur une tortue. — Et la tortue ? Ils ne savent plus que répondre. Le protestantisme était exactement dans la même incertitude. Pour un protestant la foi est garantie par la Bible ; la Bible garantie par son inspiration : et l'inspiration ? Personne, sauf l'Eglise catholique, ne sait ce qui garantit l'inspiration de la Bible. M. Wallace perçut clairement que la foi protestante ne reposait sur rien, à moins qu'elle ne s'appuyât implicitement sur l'Eglise catholique. C'était donc l'alternative suprême : rejeter l'Eglise catholique, c'était renoncer à fonder la foi en Jésus-Christ et par conséquent rejeter Jésus lui-même. Catholique ou incroyant, tel était le dilemme où il se trouvait acculé. L'expérience mystique, éprouvée 20 ans auparavant, rendait

l'abandon de la foi impossible. Il croyait en Jésus : c'était là un fait indéniable. Logiquement il devait donc se faire catholique. Il abjura.

Ce simple résumé laisse pressentir la puissance d'émotion que recèlent ces pages, et aussi leur valeur. Les indianisants liront avec intérêt l'interprétation, donnée par M. Wallace, du mystérieux Nirvâna. M. Wallace le rapproche de la vision béatifique. Le P. Dandoy discutant cette question dans des pages neuves (1) que nous souhaiterions entre les mains de tous ceux qui étudient la religion de l'Inde, montre fort bien qu'à s'en tenir aux systèmes « *orthodoxes* » le nirvâna est une libération de la souffrance, essentiellement quelque chose de négatif. Mais la littérature hindoue possède d'autres livres, peu connus encore des savants européens et dans ces livres la fin suprême apparaît bien comme un état de bonheur positif, dû, en partie au moins, à la manifestation de Dieu, conçu personnellement. Cependant aucun de ces systèmes ne correspond à notre conception de la vision béatifique. Mais ce qui est frappant dans la littérature indienne, c'est qu'on y saisit, plus sensiblement que dans n'importe quelle autre, ce désir *implicite* de la vision béatifique qui se trouve, selon saint Thomas, au fond de toute âme humaine.

Mais ces considérations n'intéressent que l'histoire des religions et la théologie. Les idées fondamentales du livre ont une valeur apologétique plus générale.

Jadis le grand cardinal Newman démontrait dans un discours (2), trop rarement cité par les apologistes, que le principe même de libre examen et la foi étaient incompatibles. Sans un heureux illogisme, aucun protestant ne peut faire un acte de foi véritable. Aussi bien est-ce la

(1) *Catholic Herald*, 30 juin 1920. Ne peut-on pas espérer une réimpression de cette remarquable étude?

(2) *Discourses to mixed Congregation*, disc. x.

raison pour laquelle le protestantisme aboutit nécessairement au rationalisme. Croire, c'est soumettre sa raison à la Parole de Dieu. Interpréter l'Écriture et n'accepter aucune doctrine que d'après son jugement privé, c'est s'ériger en juge de la Parole. Tout le livre de M. Wallace pourrait servir d'illustration au célèbre discours. M. Wallace a été forcé par l'expérience à reconnaître qu'il n'y a pas d'autre alternative : renoncer au jugement privé ou renoncer à la foi. Constatation salutaire, surtout de nos jours où souffle un vent d'indépendance et d'anarchie intellectuelle, où même les meilleurs sont tentés de s'ériger en juges de toute chose et trouvent pénible l'abnégation de la foi. Bien plus, la lecture de ces pages nous apprendra à *aimer* l'autorité, leçon bien plus salutaire encore et nécessaire à notre époque. Nous autres catholiques, nés dans une atmosphère catholique, nous ne réalisons pas les bienfaits de l'autorité. Nous en jouissons, sans les apprécier assez, comme l'homme bien portant jouit de la santé. A certaines heures même la discipline nous pèse ; à quelques-uns l'exercice de l'autorité paraît tyrannie. C'est que nous ne connaissons pas les efforts sans but, les démarches inutiles, l'impuissance, les inquiétudes, les doutes, les ténèbres, le malaise, les dangers, les faux pas et les chutes dont nous délivre l'autorité. Si nous n'aimons pas l'autorité, c'est que nous n'avons pas éprouvé les maux de l'anarchie. Ce qui a ramené M. Wallace à l'Église, c'est précisément le besoin aigu, senti et expérimenté d'une autorité infaillible. A voir souffrir cruellement par manque d'autorité un homme loyal, sincère et intelligent, nous réalisons mieux l'ineffable don du Magistère infaillible ; et constater que cet homme trouve enfin la paix et la joie dans la soumission, est un grand réconfort.

E. HOCÉDEZ, S. J.